

C'est sans ouverture ni autre préambule que l'œuvre débute. Voici Faust seul, dans les plaines de Hongrie, au petit jour, célébrant les beautés de la nature printanière. « *Le vieil hiver a fait place au printemps.* » Il observe ensuite la joyeuse ronde des paysans chantant un chœur « *Les bergers laissent leurs troupeaux* ».....



*Choeur du Capitole © Patrice Nin*

Sur la fin de l'œuvre, cri d'horreur de Faust et cri de triomphe de son vainqueur, la terre s'ouvre sous leurs pas. Le *Pandaemonium* se déchaîne, entièrement en langue inventée dite infernale, à l'exception du bref dialogue au cours duquel Mephisto confirme aux Princes des ténèbres (douze contrebasses à l'unisson) le succès de sa mission. A ce charivari démoniaque succède le bref *Epilogue sur la terre*, simple récit, toujours des basses à l'unisson, assurant l'enchaînement avec la scène XX et dernière. *Dans le ciel* : c'est l'apothéose de Marguerite, victime innocente, pardonnée pour avoir beaucoup aimé, et invitée à se fondre parmi ses sœurs célestes. Tout à la fin, un chœur d'enfants vient encore rehausser de sa présence, cette douce et sereine péroraison, qui termine l'œuvre en pleine lumière. « *Viens ! les vierges divines...* »

On notera l'importance des chœurs dans cet oratorio. Ils interviennent sur environ un tiers de la durée totale de la partition. Ainsi, le succès de l'œuvre ne se limite pas à la valeur de la distribution vocale pour les trois principaux chanteurs. Les chœurs et l'orchestre y prennent toute leur part. La partition d'orchestre de la *Damnation* parut en 1854. Elle était dédiée à Liszt. Plus tard, Liszt dédiera à Berlioz sa *Faust-Symphonie*. Ces deux musiciens romantiques

inscrivaient ainsi, sur deux de leurs chefs-d'œuvre, le témoignage d'une féconde amitié qui avait commencé dans les fiévreux enthousiasmes de 1830.

La création toulousaine en version concert date de 1885-86, et en version scénique en 1907-08 pour quinze !!!! représentations, une de moins que *La Walkyrie* qui entrait alors au répertoire avec seize représentations. Autre époque. Quant à la dernière au Théâtre du Capitole, elle remonterait à ...1976-77, Michel Plasson au pupitre.



*Clémentine Margaine*

Marguerite, c'est **Clémentine Margaine**, voix de mezzo soprano. Elle fut une magnifique Carmen la saison dernière sur la scène de notre Théâtre et triomphe avec ce rôle un peu partout dans le monde. Marguerite, ce devrait être un triomphe tout autant. Le chaste timbre du violon alto, instrument conducteur dans le morceau *Ballade du roi de Thulé* dessine à merveille le portrait d'une jeune fille aimable en son innocence. Encore un choix remarquable de l'instrument accompagnateur avec le cor anglais, sombre et dramatique, dans la romance *D'amour l'ardente flamme*. Voilà deux sommets de l'art lyrique pour Marguerite. Marguerite, intemporelle dans sa folie amoureuse comme elle est éternelle dans sa douleur : elle vit à sa manière une tragédie qui est commune à tous. Chaque auditeur ne peut alors que s'en trouver authentiquement ému et troublé, frémissant de toute la force de ses propres désirs inassouvis. Ici, la femme est prisonnière d'une féminité désincarnée, plus proche de l'imaginaire que de la sensualité vitale. Mais Marguerite sera sauvée « parce qu'elle a beaucoup aimé », malgré son matricide et rejoindra au ciel ceux qui ne connaissent pas les tourments de l'amour, les anges, dont on sait qu'ils n'ont pas de sexe.

Dès la Scène I, dans les plaines de Hongrie, Faust devra affronter le : « *Oh ! qu'il est doux de vivre au fond des solitudes, ...* ». Et, plus tard, il jubilera dans le fameux : « *L'amour s'est emparé de mon âme* ». Ce sera une voix de ténor qui saura émouvoir, jusqu'aux larmes ! avec « *Que me fait demain quand je souffre à cette heure* ».



*Marc Laho*

Les coups de tam-tam qui soulignent ces mots : « *Voilà mon nom* » sont d'un grand effet dramatique. C'est pour **Marc Laho**, ténor belge que nous avons déjà applaudi à Toulouse et qui a chanté ce rôle à Moscou, au Bolchoï, dirigé par **Sokhiev**, il y a environ deux ans. Mais si Faust est sauvé dans l'illustre poème de Goethe, il ne l'est pas chez Berlioz. Le compositeur, qui a 43 ans lorsqu'il achève la partition, s'identifie au héros, Faust, le vieux philosophe en quête de rajeunissement. Faust est à la recherche éperdue de l'amour et du renouveau qu'il peut apporter.

Le « *Hop ! Hop !* » pour exciter les chevaux infernaux de Méphistophélès, c'est pour le baryton-basse canadien **John Relyea**, qui s'est fait remarquer il y a peu dans le rôle du Méphistophélès de Boïto où le timbre de sa voix profonde et capable de noirceur a fait merveille. Il a déjà abordé le rôle de Mephisto aussi bien celui de Gounod que de Berlioz. « *Hop ! Hop !* » tandis que, par dessus les rythmes obsédants des violons, vire en voletant tel un oiseau effarouché, la mélodie angoissée du hautbois et que les cris affreux des bois ont des échos fantastiques.



*John Relyea*

**Julien Véronèse**, baryton–basse, sera un brin ivre ou supposé l'être pour entonner la « Chanson du rat » de Brander au milieu d'une orgie de soldats et d'étudiants. Vous l'entendrez très bientôt puisqu'il est dans la distribution du *Lucrece Borgia* assurant le rôle de Gubetta, éminence grise de la Duchesse. Les **Chœurs du Capitole** sont à la fête dans *La Damnation de Faust*. Ils sont préparés par leur directeur, **Alfonso Caiani**, de même que la **Maîtrise du Capitole**.

« *La musique est le plus poétique, le plus puissant, le plus vivant des arts. Il faut aussi qu'il soit le plus libre et il ne l'est pas encore.* » Hector Berlioz.

